

LE SEXE

D'HIER À AUJOURD'HUI



Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Extrait de la publication

LE SEXE

D'HIER À AUJOURD'HUI

Ouvrage coordonné par
Nicolas Journet et Véronique Bedin



Crédits photos

Couverture :

Lucas Cranach l'ancien, *Adam et Ève*, 1533. ©Bode Museum, Berlin.

Intérieur :

Page 11 : Lampe priapique, trouvée à Pompéi et datée de l'an 50. Museo Nazionale Archeologico, Naples.

Page 109 : Egon schiele, *Deux femmes s'étreignant*, 1911 ©Erich Lessing/ AKG.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil

Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2013**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361060688

AVANT-PROPOS

« La sexualité a-t-elle un avenir? », se demandaient récemment encore quelques philosophes et scientifiques, réunis en colloque. L'absurdité de la question n'est qu'apparente. Si l'homme utilise la reproduction sexuelle pour exister, des perspectives encore théoriques suggèrent que, dans un futur proche, il pourra peut-être s'en passer. Cessera-t-il pour autant d'avoir une sexualité? Probablement pas, car tous les savoirs modernes sur la question l'affirment : la pulsion sexuelle obéit à bien d'autres appels qu'à celui de la survie de l'espèce, et témoigne, par les actes qu'elle induit, d'une grande diversité d'objets, de formes et de sens.

D'hier à aujourd'hui, ici et ailleurs

Quelques repères dans l'histoire des mœurs humaines, allant de l'Antiquité à nos jours, permettent de le constater : en dépit de l'universalité des pratiques, ni leur signification ni les limites qu'on leur donne ne sont restées les mêmes, comme le montre la première partie de cet ouvrage.

De la morale profane des anciens Romains aux règles modernes de l'hygiène des plaisirs en passant par la casuistique du péché chrétien, toutes les civilisations se sont mêlées d'encadrer l'acte sexuel par des règles, voire par des lois puisées dans la nature des choses et des hommes. Mais en vain.

On pensait encore, il y a vingt ou trente ans, que l'homme au milieu du règne animal était la seule espèce à s'accoupler sans nécessité. Ce n'est plus vrai : au-delà même de nos fameux cousins bonobos, on ne compte plus les espèces animales pratiquant couramment

la masturbation, l'homosexualité et quelques autres spécialités. Ce qui veut dire qu'en la matière, la nature animale n'est pas plus limitée que les fantaisies de l'imagination humaine. Ce constat, rendu possible par l'évolution libérale des mœurs durant le xx^e siècle en Occident, n'abolit pas le fait que la sexualité reste placée sous le regard scrutateur des normes du bon et du mauvais, du bien et du mal.

La sexualité aujourd'hui : faits, pratiques et débats

Après la Seconde Guerre mondiale, le rapport Kinsey fit un véritable scandale car il révélait au grand jour les pratiques sexuelles des Américains, établissant notamment une échelle proposant sept paliers entre hétérosexualité et homosexualité. Depuis, les choses ont évolué et les enquêtes se sont multipliées. Beaucoup de pratiques sexuelles qui, avant les années 1970, restaient problématiques voire réprouvées, sont aujourd'hui ouvertement revendiquées. La sexologie est d'ailleurs devenue une discipline à part entière.

On s'interroge sur la libido du mâle nouveau et sur les formes de la sexualité féminine. On scrute les pratiques des adolescents comme celles des personnes âgées. On inventorie les comportements pornomaniaques, les paraphilies... En France, l'enquête contexte sur la sexualité (2006), offre une radiographie complète de toutes les pratiques sexuelles de nos contemporains : homo ou bisexualité, rapports avec ou sans pénétration, fellation, cunnilingus, pénétration anale, pratiques échangistes et même abstinence ou « inactivité sexuelle ». Le tout croisé avec l'âge, le genre, la catégorie sociale : bref, une panoplie exhaustive des activités concernant le sexe.

Ces nouveaux comportements sont tantôt qualifiés comme les éléments nécessaires d'une libéralisation des mœurs, tantôt, au contraire, comme un danger menaçant l'intégrité de chacun, et même de la société. Ainsi, la recherche du plaisir licite occupe les spécialistes de la différence des sexes, du couple et de la psychologie humaine. La prévention et la répression des actes déviants, quant à eux, mobilisent psychiatres, juristes et autres spécialistes du droit des personnes. Entre les deux, d'autres observateurs s'interrogent

sur les effets sociaux des usages modernes du sexe. La liberté est-elle toujours bonne? La prostitution et la pornographie sont-elles des fléaux?

Autant de questions qui sont, parmi d'autres, au cœur de cet ouvrage collectif qui croise les regards de spécialistes de toutes disciplines – historiens, sociologues, sexologues, psychologues... – pour former un panorama complet de la sexualité à travers les âges.

Nicolas Journet et Véronique Bedin

Cet ouvrage a été conçu à partir d'articles tirés du magazine *Sciences Humaines*, revus et actualisés pour la présente édition. Les encadrés non signés sont de la rédaction.



La **sexualité** et ses usages

L'**amour** au temps de **Cro-Magnon**

Gays, les bêtes!

Du nouveau sur la **polygamie**

Le mythe de la nouvelle **Cythère**

Homosexualités en Nouvelle-Guinée

Le citoyen romain et ses **plaisirs**

REGARDS SUR LA SEXUALITÉ D'HIER À AUJOURD'HUI, ICI ET AILLEURS

Les chrétiens et le **refus** du plaisir

Femmes **galantes** dans le Japon ancien

La **sexualité** conjugale au **Moyen Âge**

L'harmonie des **plaisirs**

La naissance de la **sexualité** moderne

Amour, désir et sexualité en **islam**

L'histoire mouvementée du **plaisir féminin**

Droit de **cuissage**. **Traite** des **Blanches**

La **révolution sexuelle** a-t-elle eu lieu ?

La **libération sexuelle** et ses lendemains

Les perversions sexuelles

Masturbation : histoire d'une panique morale

L'invention de l'**hétérosexualité**

Comment être **chaste** ?

Quand les Chinois redécouvrent leur **libido**

La sexualité et ses usages

Dans l'histoire des sociétés occidentales, l'être humain, remarque-t-on souvent, diffère des animaux sur un point : quel que soit son degré de pudeur, aucun peuple ne s'accouple ordinairement en public. Il s'isole et se cache, toute autre manière de faire traduisant une intention particulière : provoquer, accomplir un rite ou réaliser un spectacle payant. Il s'ensuit, comme le remarque Michel Bozon¹, que l'activité sexuelle n'est pas facilement observable.

Depuis les travaux de l'historien américain Thomas Laqueur², et de quelques autres³, il est convenu de rapprocher l'apparition, au XVIII^e siècle en Occident, du mot « sexualité » de ce que l'on peut appeler la conception moderne du sexe. Que veut-on dire par là ? Qu'avant cette période, on ne trouve pas – en dehors de quelques écrits érotiques circulant sous le manteau ou de manuels de confesseurs – de littérature qui constitue un savoir sur les actes sexuels guidés par le souci de jouir. Selon T. Laqueur, ce changement est attribuable à l'émergence d'un modèle de connaissance biologique des sexes, différenciant leurs rôles dans la reproduction et la manière dont ils éprouvent désir et plaisir. À cette époque, la seconde moitié du XVIII^e siècle, la médecine découvre le fonctionnement des organes reproducteurs féminins et tout ce qui les distingue de l'appareil masculin. Un point en particulier retient l'attention : ni le plaisir ni le désir ne sont chez la femme liés à la reproduction. Ses organes et ses plaisirs sont si différents de ceux de l'homme que sa jouissance ne peut être comparée à celle qui accompagne l'orgasme masculin. Selon les avis, on la jugera pernicieuse ou, au contraire, bénéfique, mais désormais le tournant est pris : désirer, s'accoupler et jouir ne sont pas seulement des ruses de Dieu ou de la nature

1- M. Bozon, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999.

2- T. Laqueur, *La Fabrique du sexe. Essai sur le sexe et le genre en Occident*, Gallimard, 1992.

3- Voir par exemple M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. I, *La Volonté de savoir*, Gallimard, 1976.

pour inciter les humains à se reproduire, mais un aspect spécifique de la vie psychique et physique de l'individu. Sigmund Freud, au début du xx^e siècle, fera de la pulsion sexuelle le moteur universel de l'activité humaine. On mesure seulement aujourd'hui à quel point cette pulsion est présente dans la nature tout entière, induisant toutes sortes d'activités sexuelles sans but reproductif.

La curiosité des sciences

En attendant, le xix^e siècle est plutôt celui de la répression de la libido : l'orgasme est considéré comme une dépense qu'il convient de limiter au strict nécessaire, et est très inégal selon les sexes. La médecine, à cette époque, se penche avec appétit sur ce qu'elle juge être des troubles de la sexualité : l'enfant masturbateur, la femme hystérique et l'individu déviant. Dans tous les cas, il s'agit de mesurer les effets d'un excès ou d'une insuffisance de sexualité, pour les condamner, les corriger ou les décourager. Ces postures normatives, en tout cas, dissimulent mal la curiosité des sciences pour les conduites sexuelles et leurs effets sur la santé physique et mentale des individus. Que la médecine s'empare de ce domaine pour le réglementer sévèrement importe peu : elle n'en crée pas moins un champ nouveau de préoccupation qui prépare celui, plus libéral, du xx^e siècle, et deviendra – au même titre que la diététique, le sport ou l'art de communiquer – un véritable souci de l'homme et de la femme modernes.

Est-ce à dire que les anciens Grecs, les Romains, les hommes et les femmes du Moyen Âge ne connaissaient pas de telles pulsions ? Non, bien sûr. Il suffit de jeter un œil sur Ovide ou Apulée, poètes et pornographes, pour se convaincre qu'ils n'ignoraient rien des plaisirs du sexe les plus variés. Mais aussi qu'ils en séparaient soigneusement les aspects : quel rapport entre le bref coït conjugal du citoyen romain et les caresses qu'il échange avec un jeune esclave ? De plus, les sciences anciennes se faisaient de la nature une idée différente de la nôtre. La médecine antique, dérivée de celle d'Hippocrate, ne concevait pas la sexualité comme un domaine séparé de l'ordre du monde. Elle classait l'homme du côté des éléments chauds (le feu, le

sec, l'activité), et la femme du côté du froid (l'eau, l'humide, la passivité). Elle justifiait ainsi que l'homme domine et impose son désir à la femme pour des raisons qui n'avaient rien de spécifiquement génital. Par ailleurs, leurs plaisirs pouvaient être considérés comme à peu près symétriques, de même d'ailleurs que les mécanismes de la fécondation, selon une théorie qui connaîtra une longue carrière.

Pour autant, ni les Romains ni les Grecs n'étaient indifférents et laxistes. Prenons un exemple : dans la cité athénienne, à certaines époques du moins, l'homosexualité masculine était plus que courante. Cette dernière, toutefois, ne constituait pas une orientation sexuelle, une préférence, mais l'expression d'un principe d'ordre social : l'aîné dominant le cadet, le professeur son élève, les rôles actifs et passifs étaient fixés par le statut des partenaires, et non par leur goût. Selon son âge et son statut donc, on n'agissait pas de la même façon. Les Grecs ne plaçaient pas le ridicule dans le fait d'aller « contre la nature », ou contre le salut de l'âme, comme le proclameront les chrétiens, mais contre la hiérarchie sociale telle qu'ils la concevaient. Leurs déviances ne pouvaient avoir le même sens que celles que la médecine du XIX^e siècle mettra tant de soin à cataloguer : sadisme, masochisme, fétichisme n'ont d'existence que par ce qui les distingue du « bon coït » hétérosexuel à visée reproductive. D'autres exemples, encore plus exotiques, montrent qu'un acte qualifié de sexuel dans une culture peut prendre un sens différent dans une autre : une défloration rituelle ou une fellation initiatique – telles que pratiquées chez certains peuples de Nouvelle-Guinée – ne répondent ni à des désirs, ni à des pulsions sexuelles, mais à l'expression contraignante d'un certain ordre symbolique. Tout ce qui se fait de sexuel ne correspond pas toujours à ce que nous entendons par « sexualité » : son incroyable variété de fait ne préjuge pas de la signification, en général normative, qu'on lui donne.

Le plaisir féminin enfin considéré

La sexualité moderne est à la fois l'héritière et l'opposée du modèle construit au siècle précédent. Héritière parce qu'elle a gardé la conviction que la pulsion sexuelle est centrale et fondatrice d'identité

chez l'être humain, mais très différente parce qu'elle la soustrait au jugement social et, en partie au moins, moral. La pratique ordinaire du sexe y a gagné en autonomie et diversité. Les grandes enquêtes des années 1950 ont donné une place au plaisir féminin. D'importants tabous ont été levés avec la contraception, l'avortement, la procréation artificielle, qui ont achevé de séparer sexualité et reproduction. Des changements culturels – l'oubli de la virginité, l'amour libre, le concubinage, l'égalité des sexes dans la famille – ont fait reculer les normes sociales et accru la liberté de l'individu, désormais juge de ses préférences sexuelles. L'effet en est régulièrement constaté dans les enquêtes sur les pratiques sexuelles. L'homosexualité, la masturbation, les pratiques spéciales ont cessé d'être des anomalies médicales et des inconduites morales. Est-ce à dire pour autant que tout est égal en matière sexuelle? Évidemment non.

De la honte au crime

D'abord parce que le gain de liberté ne garantit pas le succès : le souci de parvenir à la satisfaction sexuelle, seul(e) ou en couple, entretient une activité de conseil sexologique à la fois professionnelle et médiatique. Elle est aujourd'hui relayée par une industrie pharmaceutique capable d'assurer de belles érections à tout âge. Quant au marché de la prothèse vibrante, il vient surtout au secours des orgasmes difficiles. Faut-il s'inquiéter de tant d'artifices?

Ensuite, en matière de sexe, tout n'est pas rose : l'irruption du sida dans les années 1980 est venue mettre un coup d'arrêt à l'idée que l'acte sexuel pouvait être aussi dénué de conséquences qu'une poignée de main. Un véritable souci public s'est emparé des autorités sanitaires qui ont dû édicter, avec plus ou moins de succès, les règles d'une sexualité protégée, certes non contraignante, mais faisant l'objet d'une surveillance accrue.

Enfin, même dans le régime le plus libéral qui soit, les droits de l'individu s'arrêtent où commencent ceux des autres. L'activité sexuelle, même allégée de la tutelle de l'Église, de la morale sociale et du jugement de normalité médicale, conserve donc des limites légales. Là où le consentement d'autrui, voire son désir, n'est pas

respecté, ce ne sont plus les principes, l'honneur ou la décence que l'on réaffirme, mais les droits de la victime. Les jugements peuvent s'en trouver même plus sévères qu'avant.

De nos jours, l'exhibition est une agression, des propos pressants peuvent constituer un « harcèlement sexuel » puni de prison. Sous l'effet de l'égalisation de la condition féminine, l'espace privé du couple s'ouvre au regard des lois : le viol conjugal a été reconnu en France en 1990, et sa punition aggravée en 2006. La protection des plus faibles contre les rapports sexuels contraints fait partie des soucis publics qui, de plus en plus, s'imposent. Ce qui passait autrefois pour un acte honteux, et que l'on taisait souvent, est reconnu comme un crime. L'encouragement à la dénonciation des faits et le durcissement de la répression sont les principaux leviers de la lutte contre les atteintes sexuelles commises sur des enfants ou des personnes sans défense. On attribue couramment ces actes à une déviance sexuelle, la « pédophilie ». Cependant, l'expertise principale ne porte pas sur les auteurs, mais sur les victimes : c'est la mesure des conséquences des abus sexuels, et non un souci de moralité, qui aujourd'hui est le moteur des règles entourant la sexualité. À cet égard, le cas de l'inceste est exemplaire. Absent de la liste des délits, l'inceste a failli être à nouveau qualifié en France en 2010, avec un contenu transformé : d'atteinte à un principe d'ordre social, il est devenu une forme spécifique de tort causé à des enfants. Si les normes de la sexualité peuvent porter le même nom, et viser (presque) les mêmes personnes, elles ne signifient pas la même chose, et n'obéissent pas aux mêmes raisons.

En dernier lieu, à côté de ces cas tranchés, il subsiste des zones d'ombre : la prostitution, par exemple, dont les multiples formes inquiètent. Une femme qui « vend son corps » contre de l'argent ne passe-t-elle pas un contrat explicite de consentement ? Oui, mais n'est-elle pas en réalité victime de sa détresse économique ou du poids multiséculaire de la domination masculine ? Mal vue, plus ou moins pourchassée selon les pays, cette forme de sexualité n'est cependant pas massivement réprimée, faute d'un principe clair qui dirait où est l'auteur du tort.

Il en va de même de la pornographie. Libérée de la censure par le recul des standards de pudeur, elle connaît aujourd'hui un boom sur Internet. Sa banalisation n'en fait pas pour autant un objet sexuel sans conséquences. Trois motifs au moins appellent à sa surveillance : la production d'images interdites (de mineurs ou de violences sexuelles), la protection de l'enfance et l'éventualité d'une addiction pathogène, voire criminogène. Il semble que lorsqu'une norme sexuelle s'efface, ce qui hier était une atteinte aux principes devient une banalité de fait, mais un autre malaise se manifeste alors : et si c'était mauvais ? En matière de sexe, rien n'est jamais définitivement jugé.

Nicolas Journet

L'amour au temps de Cro-Magnon

Traduit dès 1998, le livre de l'archéologue britannique Timothy Taylor, *La Préhistoire du sexe*¹, a bénéficié d'un bel accueil médiatique. Et pour cause: selon lui, une bonne part des images et des objets légués par nos ancêtres paléolithiques appartiendrait à un genre que l'on qualifierait aujourd'hui de pornographique. Les préhistoriens, en général, en furent agacés. L'un d'eux, Jean-Georges Rozoy, en fit un compte rendu au vitriol². Il est vrai que l'ouvrage est écrit un peu vite et fourmille d'approximations. La principale nouvelle que l'on en a retenue, c'est que des phallus sculptés ont pu servir de godemichés! Ce n'est pourtant pas une découverte: Raoul Montandon avait déjà évoqué l'idée, dès 1913, pour le phallus de l'abri Blanchard³. L'abbé Breuil avait parlé, à ce propos, de « culte phallique ». Oui mais voilà, ce qui n'était alors suggéré qu'avec force circonlocutions et sous-entendus est énoncé par T. Taylor de manière très crue. L'auteur va même jusqu'à proposer, dans le même ouvrage, que les liens enserrant une figurine sculptée de Kostienki, habituellement interprétés comme des vêtements, voire des « proto-soutiens-gorges », seraient en fait des sangles! Les hommes préhistoriques auraient été adeptes du bondage! Il aurait existé des « rituels orgiaques⁴ »! Bien sûr, c'est de la provocation. Mais comme toute provocation, cette vision particulière de l'art préhistorique a le mérite de bousculer la pudibonderie des professionnels de la discipline. Par exemple, bien que l'on admette que l'homosexualité est présente dans l'ensemble des sociétés humaines⁵, toutes les

1- T. Taylor, *La Préhistoire du sexe*, Bayard, 1998.

2- J.-G. Rozoy, compte rendu de *La Préhistoire du sexe*, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XCVIII, n° 1, janvier-mars 2001.

3- R. Montandon, « À propos du phallus en bois de renne de l'abri Blanchard, commune de Sergeac (Dordogne) », *L'Homme préhistorique*, 1913.

4- J. C. Angulo, J. Eguizabal, García-Díez, « Sexualidad y erotismo en la Prehistoria », *Revista Internacional de Andrología*, vol. 6, issue 2, 2008.

5- C. Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, 1949, rééd. Mouton de Gruyter, 2002.

études sur l'érotisme préhistorique partent du principe que les Cro-Magnons étaient tous hétérosexuels. Des romanciers vont jusqu'à attribuer la disparition de l'homme de Néandertal à une prétendue homosexualité généralisée. La morale comme moteur de la sélection naturelle...

Les représentations dans l'art paléolithique

Beaucoup d'autres questions, cependant, méritent d'être posées. L'homme préhistorique avait-il la notion du plaisir érotique? Était-il adepte de pratiques à visées non reproductives, telles que la fellation, la sodomie, la masturbation, voire la zoophilie? Si, comme l'écrit le primatologue Franz de Waal, nous sommes une sorte de mélange entre les chimpanzés et les bonobos⁶, connaissant les pratiques courantes de nos proches cousins, c'est très possible. Mais quelles preuves en avons-nous? Clément Marot, dans son poème *Le Cymetiere*⁷, entendait « culeter » les os d'une femme à la cuisse légère jusque dans la tombe. Le préhistorien n'a pas cette chance et doit donc se contenter d'analyser les représentations préhistoriques.

L'art paléolithique (entre 40 000 et 9 000 ans environ) baigne dans la sexualité. Nombreuses sont, en effet, les représentations d'organes sexuels féminins et masculins, la dernière découverte étant un phallus en pierre de vingt centimètres, mis au jour dans la grotte de Hohle Fels (Allemagne)⁸. Il existe aussi des représentations hermaphrodites, avec des organes mâles et femelles figurés sur la même pièce, des organes féminins gravés sur des objets de forme phallique ou des phallus gravés sur des objets porteurs d'un trou béant, évocateur d'une fente vulvaire⁹. Les statuettes féminines comme celle de Hohle Fels¹⁰ exhibent des formes avantageuses, des sexes ouverts, des poitrines et des hanches généreuses.

6- F. de Waal, *Le Singe en nous*, Fayard, 2006.

7- *La suite de l'adolescence clémentine*.

8- news.bbc.co.uk/2/hi/4713323.stm

9- É. Martin, « Remarques sur l'aspect androgyne de certaines statuettes paléolithiques », in A. Fine, R. Perron et F. Sacco (dir.), *Psychanalyse et Préhistoire*, Puf, 1994.

10- N. J. Conard, « A female figurine from the basal Aurignacian of Hohle Fels cave in Southwestern Germany », *Nature*, vol. CDLIX, n° 7244, 14 mai 2009.

Certaines adoptent des postures dans lesquelles R. Dale Guthrie voit les premières images érotiques du monde, l'ancêtre des *pin-up* de *Playboy*¹¹ ! Pour Gerhard Bosinski, les femmes des plaquettes de Gönnersdorf (Allemagne) sont des jeunes filles en train de danser nues, pour célébrer leur plénitude sexuelle¹².

Les hommes, quant à eux, sont fréquemment ithyphalliques (en érection formidable), ce qui a fait dire à des médecins qu'ils étaient peut-être atteints de priapisme ; les représentations seraient à caractère apotropaïque, comme certains phallus sculptés, qui reproduisent un possible phimosis¹³ (affection du pénis). Dans les cavernes, les fissures sont peintes en rouge, les stalactites sont soulignées ou intégrées dans des représentations masculines. La caverne est donc associée, elle aussi, à la sexualité. Soit, mais n'est-ce pas plutôt l'idée de la fertilité et de la reproduction qui imprègne et justifie ces images ? À l'époque, la mortalité infantile était grande, et les accouchements souvent difficiles¹⁴.

De la sexualité, on en trouve donc beaucoup¹⁵. Mais du sexe explicite, très peu. Deux accouplements de chevaux sont signalés, en Charente et dans le Lot (abri de la Chaire à Calvin et grotte de Frayssinet-le-Gélat), mais ils sont loin de faire l'unanimité parmi les chercheurs. La plupart du temps, on y voit la représentation du moment de l'approche, celui où le mâle flaire la femelle. Nous serions alors dans l'observation éthologique, très présente dans cet art de chasseurs. Le personnage gravé de Ribera dos Pisco (Foz Coâ, Portugal), serait en train d'éjaculer¹⁶. Le trait qui semble sortir

11- R. Dale Guthrie, *The Nature of Paleolithic Art*, The University of Chicago Press, 2005 ; « Ethological Observations from palaeolithic Art », in H.-G. Bandi et al., *La Contribution de la zoologie et de l'éthologie à l'interprétation de l'art des peuples chasseurs préhistoriques*, Éditions universitaires de Fribourg, 1984.

12- G. Bosinski, *Femmes sans tête, une icône culturelle dans l'Europe de la fin de l'ère glaciaire*, Errance, 2001.

13- J. C. Angulo, M. García-Díez, « Male Genital Representation in Paleolithic Art : Erection and Circumcision Before History », *Urology*, vol. 74, issue 1, July 2009.

14- C. Masset, « À quel âge mouraient nos ancêtres ? », *Population et Sociétés*, n° 380, juin 2002.

15- R. Bourrillon, *Les Représentations humaines sexuées dans l'art du paléolithique supérieur européen : diversité, réminiscences et permanences*. Thèse de doctorat, Université de Toulouse II le Mirail, 2009.

16- J. C. Angulo, J. Eguizabal, García-Díez, *op. cit.*, 2008.

du méat du « sorcier » de la grotte de Saint-Cirq appartient au contraire au tracé d'une gravure précédente¹⁷.

En revanche, on connaît quelques scènes de coïts humains : l'un, frontal, dans la grotte de Los Casares (Espagne) : l'autre, en position de « carte à jouer » (à moins qu'il s'agisse d'un accouchement ?) sur un bloc de Laussel (Dordogne)¹⁸ ; enfin, quatre « levrettes », sur des plaquettes gravées (une à Enlène en Ariège¹⁹, et trois à La Marche dans la Vienne²⁰) et sur la paroi de la grotte des Combarelles (Dordogne). Mais il s'agit de figures positionnées côte à côte, dans le bon sens si je puis dire, dans l'état d'excitation requis, mais sans que la pénétration soit figurée explicitement, comme dans l'art rupestre saharien par exemple. Peut-être s'agit-il de danses érotiques ? Signalons encore des organes sexuels associés à des têtes animales, sans qu'il soit possible d'y voir une scène de zoophilie, comme il en existe dans de nombreux arts rupestres des périodes postérieures (Norvège, Tassili, Messak). Elizabeth Saccasyn della Serra pensait que pratiquement toutes les figurations humaines à proximité d'animaux illustraient des « pratiques de bestialité²¹ ». Mais rien ne prouve que ces figures ne soient pas symboliques ou mythiques. Rien de bien croustillant, donc.

Restons dans le mythe !

Pourtant, deux images sortent du lot. La première est une plaquette gravée de la grotte d'Enlène. Elle représente un bas d'homme dont le sexe en érection semble éjaculer (des traits partent du gland), pendant qu'un bras (féminin ?) se tend vers lui, comme pour

17- R. Pigeaud, F. Berrouet, E. Bougard et al., « La grotte du Sorcier à Saint-Cirq-du-Bugue (Dordogne, France) : nouvelles lectures. Bilan des campagnes 2010 et 2011 », *Paléo*, n° 23, 2012.

18- J.-P. Duhard, *Le Réalisme physiologique des figurations féminines sculptées du Paléolithique supérieur en France*. Thèse de doctorat en Anthropologie-Préhistoire, Bordeaux I, 1989.

19- R. Bégouën, J. Clottes, J.-P. Giraud et F. Rouzaud, « Compléments à la grande plaquette gravée d'Enlène », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXXXI, n° 5, 1984.

20- L. Pales, M. Tassin de Saint-Péreuse, *Les Gravures de La Marche. Les humains*, Ophrys, 1976.

21- E. Saccasyn della Serra, *Les Figures humaines du Paléolithique supérieur eurasiatique*, De Sikkel, 1947.